

COUP D'ŒIL SUR L'ŒUVRE DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

CHAPITRE PREMIER.

Excellence de l'œuvre des missions, motifs qui nous portent à y concourir.

Quelque grand que soit le nombre des peuples qui, par un effet de la miséricorde céleste, sont éclairés des lumières de l'Évangile, le nombre de ceux qui ignorent le vrai Dieu ou le méconnaissent, est bien plus grand encore. Sur huit cent millions d'hommes qui couvrent la surface de la terre, cinq cent millions peut-être, suivant l'énergique expression de l'Écriture, sont assis à l'ombre de la mort! Voilà donc une grande multitude d'âmes placées hors de la voie du salut; et que deviendront-elles, si, par le moyen de la prédication, on par un miracle de sa providence le Tout-Puissant ne vient à leur aide! Que fussions-nous devenus nous-mêmes, si, dans les premiers temps du christianisme, les Pothin, les Denys, les Libérés n'eussent apporté à nos ancêtres le précieux flambeau de la foi?... Aussi l'esprit de charité qui anime l'Église de J. C. a-t-il su-cité dans tous les âges un certain nombre de ces hommes apostoliques, qui, au péril de leur vie, au milieu des dangers et des fatigues sans nombre, se sont dévoués pour aller annoncer la bonne nouvelle aux peuples idolâtres ou infidèles; les aider, c'est concourir aux desseins de Dieu; c'est faire sa volonté, car Dieu veut le salut de tous les hommes, il veut que son Évangile soit prêché par toute la terre.

En second lieu, nous avons tous des devoirs à remplir envers nos frères; le Seigneur a commandé à chacun, disent les saintes Écritures, de prendre soin de son prochain; ne pouvons pas avoir rempli cette obligation en la restreignant à nos concitoyens et à nos proches; la foi nous montre un horizon bien autrement vaste; tous les hommes sont notre prochain, car tous ne forment qu'une seule famille en Adam et en J. C.: nous devons donc quelque chose aussi à ces peuples qui, séparés de nos contrées par de vastes mers, n'ont point reçu encore le don de Dieu, et qui, s'ils le possédaient, en feraient peut-être un meilleur usage que nous-mêmes. Ce qu'on demande pour eux est bien peu de chose, mais ce peu de chose est suffisant pour leur procurer l'avantage inestimable de connaître la vérité, et cela sans nuire aucunement à ce que peuvent réclamer d'ailleurs les besoins de ceux qui nous environnent; que si nous refusions à ce prix de les secourir, ne devrions-nous pas craindre que ces peuples ne s'élevassent, au jour du jugement dernier, pour nous reprocher notre égoïsme et l'insensibilité de notre cœur!?

Enfin, quoi de plus glorieux que d'aider à étendre le règne de Dieu dans tout l'univers, à le faire connaître et adorer de tous les hommes? Pourrait-il dire qu'il l'aime, celui qui refuserait de concourir à le faire aimer...? Rien aussi de plus méritoire, rien de plus divin que de s'a secourir en quelque sorte à la rédemption de Dieu même, d'être ses coopérateurs dans l'œuvre admirable du salut des âmes, en y contribuant chacun selon la mesure de nos forces; or, une prière, une faible aumône, nous procureront cet avantage, et en participant aux récompenses promises à ceux qui sauvent leurs frères, nous attirerons sur nos familles et sur notre patrie les bénédictions les plus abondantes. J. C. lui-même y a engagé sa parole; car il a dit que nous recevions à proportion de nos propres dons: "De la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres, on se servira envers vous."

Voulez-vous donc réveiller au milieu de nous toutes les œuvres de charité, et même en susciter de nouvelles, soutenons de tous nos efforts l'Œuvre de la Propagation de la Foi; celle-là nous répond des autres; l'expérience du passé est à cet égard un sûr garant de l'avenir; les lettres fréquentes reçues des missions, distribuées périodiquement parmi les membres de l'Œuvre, les récits touchants qu'elles renferment, tant d'exemples de la ferveur primitive et du plus sublime héroïsme, deviennent en effet comme une exhortation vivante, un renseignement religieux toujours accessible, une mission venue aussi des climats lointains qui exercent à leur une sorte d'apostolat: c'est ainsi que se ranime et se conserve l'esprit de foi, mobile toujours actif, soutien toujours efficace de toutes les œuvres de charité.

Les considérations suivantes feront comprendre la haute importance des missions catholiques, et combien pressants sont les motifs qui doivent engager à les soutenir.

CHAPITRE SECOND.

Combien est grand le nombre des infidèles; motifs affreux qui pressent sur les idolâtres.
Il faut bien se persuader d'abord qu'une bonne partie de cet univers que Dieu a créé pour sa gloire, est encore soumis aux lois tyranniques du démon,

et que partout où le catholicisme n'a point pénétré, de quelque côté que nous tournions nos regards, les peuples nous offrent le spectacle hideux de tous les vices et de tous les crimes.

Jetons un coup-d'œil sur cet univers, et voyons dans quel abîme sont tombés tous ceux que n'éclaira pas la lumière de l'Évangile. Dans l'Indoustan, d'après une coutume barbare consacrée par la religion atroce du pays une femme qui survit à son mari, doit se brûler toute vive sur le même bûcher où est jeté le corps de son époux, et l'on a vu, dans une seule année, jusqu'à sept cents victimes de cette cruelle superstition. Les Anglais, maîtres de ces contrées, ont bien cherché à arrêter le cours de si abominables sacrifices, mais ils n'y sont point parvenus entièrement. Rien n'égale la stupidité des habitants de ces pays; et on peut dire que tout est Dieu pour eux à l'exception de Dieu lui-même. Ils se prosternent devant les animaux les plus malfaisants, se laissent dévorer par eux et regardent une telle mort comme le chemin le plus court pour aller au ciel. A des divinités si cruelles ils consacrent un culte également barbare: dans certaines de leurs fêtes il faut qu'un homme s'offre à elles en holocauste. Après l'avoir longtemps frappé et de telle sorte que tout son corps soit meurtri et enflé, on lui enfonce jusques dans les côtes des crochets en fer, puis on le suspend à un poteau autour duquel on le fait tourner longtemps, pendant que tous les spectateurs poussent des cris de joie et des hurlements épouvantables. D'autres fois des chariots immenses, hauts comme des tours, promènent dans les rues d'une ville les idoles, leurs prêtres et des femmes sans pudeur. Mille, deux mille personnes s'attèlent pour traîner ces énormes masses, portées sur quatre ou six roues massives, et il n'est pas rare de voir des fanatiques se précipiter sous ces roues pour être écrasés en l'honneur de ces infâmes divinités.

Dans la Chine, c'est une maxime reçue que les parents ont le droit de conserver leurs enfants, ou de les faire périr à leur volonté; de là cet usage barbare de tuer les enfants naturels extrêmement nombreux dans ce vaste empire, ou de les exposer, ou même de les jeter dans des ordures. Il est vrai que lorsqu'il s'agit des enfants légitimes et des garçons, on ne se porte à les faire périr que dans une détresse extrême; mais dans plusieurs provinces, on ne conserve guère que deux filles; si à la naissance d'une troisième le père témoigne de la mauvaise humeur, l'arrêt de mort est dès l'instant prononcé, la mère prend aussitôt sa fille et l'étouffe de ses propres mains.

Chez presque toutes les nations infidèles, le sexe le plus faible a été réduit à un état d'abaissement inconcevable. Dans les Indes, dès leur plus tendre enfance, on enseigne aux femmes, qu'elles sont, pour ainsi dire, d'une nature inférieure à celle des hommes, qu'il y a entre elles et eux une distance immense; elles en sont si persuadées que lorsqu'il leur arrive de tomber dans quelque faute, leur principale excuse est de dire: "Vous savez bien que je suis femme." Pour augmenter leurs sentimens d'humilité, on ne leur apprend ni à lire ni à écrire, pas même dans les classes les plus élevées; enfin, quand un homme se marie, il ne prend point une femme, mais l'achète.

Dans le royaume de Siam, la loi accorde au mari le droit de la battre, de la renvoyer ou de la vendre comme une esclave; il est même telle circonstance où il lui est permis de la tuer; aussi lorsque les enfans commencent à grandir, qu'ils se revoltent contre elle, qu'ils l'insultent, qu'ils aillent jusqu'à la frapper, le père regarde avec une froide indifférence un outrage si révoltant.

Les sacrifices humains sont établis presque partout dans les îles innombrables de l'Océanie; ici, comme dans l'île de Timor, des esclaves sont enfermés vivants dans la tombe de leur roi pour aller le servir dans l'autre monde. Là, le prince qui monte sur le trône sacrifie une jeune fille parée de fleurs aux crocodiles du rivage dont il se dit le fils; ailleurs, comme dans l'île de Célébes, on immole une jeune vierge sur le tombeau du chef, un mois après la pompe de ses funérailles; dans presque toutes ces îles, c'est un usage constant que certaines familles doivent le tribut d'une victime toutes les fois que la mort enlève un individu de la race royale.

Un chef des îles Salomon punissait de la peine capitale le sujet audacieux qui marchait sur l'ombre de son corps.—Un chef des îles Sandwiche, averti de celui qui règne aujourd'hui, faisait mourir sans pitié tout homme qui l'aurait aperçu pendant le jour, ne fût-ce qu'un instant et par hasard.

Les peuples abrutis de Botany-Bay enterrent vivant dans la tombe de sa mère l'enfant que celle-ci allaitait encore; plusieurs tribus de la Malaisie vendent assez souvent leurs fils; presque tous les insulaires de la Polynésie sont cannibales. Chez quelques-uns l'usage de manger de la chair humaine se pratique avec des circonstances qui le rendent encore plus horrible; il n'est